

# Préface

Cet ouvrage concerne la formation de la nation brésilienne. Mais les questions qu'il soulève excèdent ce pays pour interpeller l'anthropologie et la sociologie contemporaines dans leur ensemble. João Pacheco de Oliveira m'a fait l'honneur de me demander de rédiger cette préface, proposition que j'ai acceptée volontiers. Mes préoccupations méthodologiques et théoriques, alliées à une longue expérience de l'Océanie coloniale française en Nouvelle-Calédonie, ont sans doute limité mon dépaysement à la lecture de cette somme<sup>1</sup>. Toutefois, les perspectives méthodologiques, comparatistes et généralistes qu'elle ouvre n'ont cessé de stimuler de bout en bout ma réflexion. Je voudrais ci-après faire partager l'effet roboratif de cette lecture.

João Pacheco de Oliveira relativise les croyances savantes et politiques concernant les populations autochtones au Brésil. Ce livre rompt avec les faux-semblants qui ont pour point commun de faire disparaître les indigènes en les repoussant dans l'altérité ou la sauvagerie absolues. À l'inverse, il rétablit l'importance des Indiens dans la naissance du Brésil comme nation. Il démontre que l'interdépendance pragmatique et ambivalente entre colonisateurs spoliateurs et colonisés survivants prévalut à mesure qu'avancait le front de la colonie. À travers ces rapports de domination des uns, pour exploiter, et la résistance des autres, pour survivre, s'étayèrent peu à peu, principalement au bas de l'échelle sociale, des liens de travail, de voisinage et de famille. De cette imbrication, constamment

---

1. Bensa Alban, *La Fin de l'exotisme, essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis, 2006; Bensa Alban, *Après Lévi-Strauss, pour une anthropologie à taille humaine*, Paris, Textuel, 2010.

traversée par l'idéologie coloniale inégalitaire, est né un espace social intermédiaire, occupé par une population à la fois mélangée, en ce qu'elle est devenue la trame d'une même nation, et diversifiée, en ce qu'elle peut aussi apparaître comme la combinaison de nombreuses identités.

João Pacheco de Oliveira retisse ainsi les liens oubliés de la nation brésilienne à ses indigènes et propose « une autre lecture des premiers épisodes de l'histoire du Brésil [qui] s'appuie sur les perspectives et les stratégies des populations autochtones, premières collectivités assujetties dans l'histoire de la construction nationale » [p.78].

Ce livre, à partir de situations précises intégrées à une réflexion générale, réintroduit les Indiens dans l'histoire citoyenne, tout en soulignant combien les Portugais et l'idéologie « civilisatrice » ont tenté de les repousser hors de l'histoire du Brésil, y compris de celle de l'esclavage.

Ce qui devint finalement le Brésil était une terre entièrement occupée par les Amérindiens que les Portugais tentèrent d'éliminer pour prendre leur place. La question coloniale est donc bien constitutive de la nation en ce que sa genèse et son histoire supposent, explique João Pacheco de Oliveira, « l'anéantissement routinier et systématique des hétérogénéités et des autonomies » [p.115]. La nation étatique ne saurait en effet s'embarasser d'ensembles sociaux déjà constitués, plus ou moins autonomes et éventuellement liés entre eux au sein d'institutions souples qui ne font pas de la frontière un principe politique, mais privilégient des relations fluctuantes et aux issues incertaines comme celles de l'échange et du conflit. En intégrant l'indigène dans l'histoire nationale, João Pacheco de Oliveira pose la question des limites de l'ethnisation. Il montre l'enchevêtrement des situations où l'indigène agit comme dominé culturel et simultanément comme dominé citoyen brésilien, Indien en résistance et travailleur récalcitrant.

L'idée de mondes clos, épargnés par l'histoire et le changement, refuges d'une primitivité « non touchée », vierge, nie les interrelations concrètes entre indigènes et colonisateurs dès les premiers contacts ; même s'il est évident que ce poids de contraintes croisées, « alimenté par des antagonismes et des réciprocitys, n'excluait ni asymétries, ni manipulations, ni désaccords » [p.90]. Mais ces jeux de masques au creux des affirmations de soi fonctionnent simultanément et déclinent une complexité extrême parce qu'il s'agit toujours de se définir par rapport à l'autre dans un monde où l'irruption colonisatrice en 1549 a définitivement relativisé l'identité de tous les acteurs.

Pour leur part, souligne João Pacheco de Oliveira, « les indigènes se virent refuser le statut d'acteurs effectifs, de témoins valables ou fiables. [...] On leur refusa la condition de ceux qui prennent part au processus – et qui par là même sont investis de droits et de devoirs » [p. 138]. La dévalorisation de l'action et de la pensée indigènes déploie un argumentaire justificatif qui assigne les colonisés à un sens caché. Ce qu'ils disent et font ne mériterait pas d'être pris en considération parce que leur attitude renverrait à des conceptions non rationnelles du monde dont le christianisme pourtant est tout aussi imprégné.

João Pacheco de Oliveira, en resituant le discours et les savoirs sur les indigènes dans l'histoire de leurs relations aux Portugais, montre qu'un écran épais a rapidement été dressé dans l'idéologie nationale brésilienne entre le nouvel État en formation et les populations qu'il a spoliées et asservies pour s'installer et prospérer sur leurs terres conquises, toujours au moyen d'une violence extrême. Il serait irréaliste de dessiner le périmètre sanitaire d'une authenticité qui serait indépendante de cette histoire. Mais, en retour, il serait inexact, de penser l'histoire du Brésil comme celle d'une assimilation réussie de « sauvages » par un « projet civilisateur », tant il est vrai, souligne l'auteur, que « la construction de l'indigène en tant que primitif ne précéda pas la colonisation, elle en fut le résultat » [p. 90], l'effet d'une histoire en réalité principalement foncière qui s'étend peu à peu sur tous les territoires pour en faire un seul pays.

En phase avec l'idée d'une frontière aussi mobile que politique développée par Fredrik Barth, João Pacheco de Oliveira soutient « une perspective processuelle de la frontière » qui sous-tend la distinction tout idéologique entre d'un côté du front, « l'indigène colonial », c'est-à-dire christianisé de force et contraint au travail pour ses maîtres blancs, et de l'autre côté, « l'indigène sauvage », rejeté au-delà de l'expansion pionnière et objet d'une dépréciation raciste ou d'une idéalisation romantique. Le paradoxe de ces imageries en apparence opposées tient à ce qu'elles sont produites au moment même où l'indigène devient une « ressource fondamentale », dit l'auteur, pour le développement des productions coloniales.

Les politiques économiques du capitalisme marchand (caoutchouc, bois, soja) ont poussé les frontières du Brésil d'est en ouest, toujours plus avant sur les terres indiennes. Tous les indigènes ont été et sont encore touchés par cette avancée meurtrière qui fait écho à la conquête

de l'ouest aux États-Unis, mise en pratique de « l'idéal squatter » qui promeut l'installation sur une terre sans titre de propriété [Turner, 1911, p. 223]. Car évidemment, rappelle João Pacheco de Oliveira, « le droit exclusif et antérieur des populations autochtones sur les territoires précédemment occupés n'était pas reconnu » [p.190]. Question juridique subsidiaire, mais cruciale soulevée par toute colonisation de peuplement: les droits fonciers des vaincus s'éteignent-ils à jamais dès lors que leurs bénéficiaires originels ont été éliminés ou maîtrisés? C'est ce qu'ont imaginé les Portugais au fil de leur conquête. Ainsi, parmi de multiples cas détaillés tout au long de son livre, l'auteur mentionne par exemple que « des véritables guerres d'extermination furent menées contre les Tupinambá du Maranhão, les indigènes du rio Negro, les Mura et les Mundurucu. Certaines sources coloniales estiment qu'un capitaine général du Pará extermina ou rendit captifs plus de 500 000 indigènes en l'espace de cinq ans, de 1621 à 1626 » [p.195].

Au moment du contact, les premiers propriétaires du sol, beaucoup plus nombreux et organisés qu'on ne l'admet aujourd'hui, ont été supprimés sciemment au fil d'affrontements brutaux ou insidieux présentés comme des mesures de « pacification » qui ont visé à mâter toute opposition, à s'emparer des territoires et à faire des survivants une main-d'œuvre obéissant aux plus forts militairement, les Portugais. Pour ces derniers, il s'agissait de coloniser en constituant des ensembles sociaux et politiques nouveaux, entièrement soumis. Ce travail d'anéantissement et de mise sous tutelle a été masqué, voire dénié, par des savoirs gouvernementaux où le recensement joue un rôle central. Il est donc indispensible, comme le montre João Pacheco de Oliveira, de contextualiser et de critiquer « l'usage des matériaux quantitatifs, en particulier ceux qui proviennent des statistiques démographiques et agraires, souvent rattachés à d'autres temporalités que celle du présent ethnographique » [p.255]. L'objectivité apparemment implacable du chiffre permet en situation coloniale de truquer l'évaluation de la démographie indigène.

La mémoire orale, la géographie historique, l'archéologie attestent cependant, pour les Amériques et aussi, par exemple, pour l'Océanie, d'un peuplement d'avant la conquête beaucoup plus important que celui retenu par l'administration et la science coloniales. Pour des raisons politiques et économiques, ces pouvoirs avaient tout intérêt à minimiser le nombre d'indigènes et les usages qu'ils faisaient de la terre, jusqu'à décréter, comme en Australie, tout un continent insulaire *terra nullius*,

« terre sans maître ». Mais cette entreprise négationniste n'a jamais été parfaitement aboutie, car les populations indigènes ont fait preuve d'une capacité considérable à encaisser les coups tout en se renouvelant. Au Brésil, elles ont infiltré sur le terrain le monde portugais colonisateur par des mélanges matrimoniaux, des liens de voisinage ou de travail.

On pourrait se demander si ces interactions concernent aussi les populations forestières de l'ouest brésilien, les « tribus reculées ». Mais ce serait alors supposer que les mouvements des colons, des orpailleurs, les dispositifs juridiques fonciers, les réductions, les massacres soient restés sans effet sur ces populations, leurs relations entre elles et leurs déplacements. Or nombre de collectivités indiennes d'Amazonie n'ont cessé de changer d'implantations et même d'organisation politique sous les effets directs et indirects des initiatives des colons. À cet égard, les situations des Indiens sont très variables d'un État ou d'une région à l'autre. Les Indiens ont discrètement travaillé à se déprendre du pouvoir missionnaire dans l'espoir de continuer à donner un sens spécifique à leur existence collective et personnelle.

Plutôt que de s'enfermer dans une argumentation globale qui fait de tous les Indiens des victimes passives, il convient donc, comme le développe João Pacheco de Oliveira, de se pencher sur les contextes concrets, afin de saisir, au cas par cas, les réactions et décisions des Indiens pris dans l'adversité coloniale et dans des conditions économiques variables (mines, exploitations forestières, élevage, etc.). Ainsi démontre-t-il avec de multiples preuves à l'appui, « l'absence d'une reconnaissance officielle et explicite n'implique en aucune manière que ces personnes aient cessé d'établir des réseaux d'échange et de solidarité, ou d'entretenir des formes d'organisation spécifiques, réunissant des familles et des groupes à l'intérieur d'un ensemble social plus large » [p. 109].

Les adaptations aux nouvelles conditions de vie imposées n'excluent en rien le maintien des organisations sociales, des cycles rituels, des savoirs naturalistes, dispositifs qui demeurent opératoires tout en se modifiant avant et après l'arrivée des Portugais. Mais il ne saurait pourtant être question pour João Pacheco de Oliveira de faire de ces perpétuations et stabilités les expressions d'une authenticité qui aurait échappé à la grande transformation. La ligne centrale de ce livre est que les Indiens ont une présence active et continue dans l'histoire du continent avant et après l'invasion européenne.

C'est également à travers l'analyse de l'émergence de nouvelles ethnies, durant les trois dernières décennies, que João Pacheco de Oliveira éclaire avec acuité cette réalité qui bat en brèche l'idée d'un espace social et politique indien échappant à l'emprise des États constitués dans la foulée de la colonisation. Pas question de laisser de côté les relations sociales effectives (familiales, économiques, territoriales) entre les populations colonisatrices et les collectivités colonisées. L'attention à ces ajustements pratiques fait apparaître la place des indigènes dans la nation brésilienne. Ainsi les réactions territoriales, intellectuelles, rituelles, artistiques des indigènes à l'histoire brésilienne sont-elles les symptômes de tentatives d'adaptation, – ou de « survivances-adaptations », disait Roger Bastide –, aux situations, bien plus que la perpétuation de comportements ancestraux qui auraient, intacts ou meurtris, traversé l'histoire nationale.

João Pacheco de Oliveira examine en détail la situation des Indiens du nord-est du Brésil qui se sont mélangés au point d'être appelés *misturados*. Les anthropologues historiques, tels Alfred Louis Kroeber (1876-1960) ou Alfred Métraux (1902-1963), les ont négligés parce qu'à leurs yeux, ils ne constituaient pas des cultures pures, homogènes, mais plutôt des collectivités vite dites « acculturées ». Aujourd'hui toutefois, plus de cinquante communautés locales se déclarent indiennes même si elles peuvent être considérées par un regard extérieur comme à « faible distinction culturelle » [p. 156].

Peut-on limiter la compréhension des formes de vie collectives à leurs signes distinctifs les plus marquants, tout en laissant de côté les pratiques par lesquelles les gens de ces sociétés se lient à d'autres groupes, soit spontanément, soit sous la contrainte? Peut-on ethniciser ainsi des groupes ou des régions au point d'occulter l'histoire des relations que ces entités ont entretenues et entretiennent encore avec la société dominante? L'ethnie est un produit historique non pas en soi, mais en réaction à des histoires plus vastes qui l'englobent et pour une part la déterminent. Ainsi ses membres ont-ils des expériences diversifiées allant du rituel domestique suivant la naissance d'un enfant, au mariage entre voisins d'origines diverses tout en travaillant au loin sur une exploitation forestière. Ces glissements d'un cadre à un autre, ces mobilités symboliques, sociales et spatiales coexistent. On peut, nostalgique, les traiter sur le mode de la perte et s'attacher à retrouver ce qui a disparu, ou bien plus réaliste, avec João Pacheco de Oliveira, tout

prendre en compte simultanément et se montrer attentif à ce qui peut survenir de nouveau sur cet humus social. C'est à cette condition, et à cette condition seulement que, dans le cas du Brésil, peut être objectivement qualifié le rôle des Indiens dans la construction de l'identité nationale. Dès lors, l'autochtone n'est plus simplement une couleur locale, chère au tourisme, mais participe de l'histoire du pays.

Au Brésil, l'écrasement des Indiens, leur repli pour mieux jouer et se jouer des nouvelles frontières de la conquête économique afin de survivre et leur arrivée au cœur des villes et de la culture nationale contemporaine ne permettent pas d'établir de ruptures nettes entre ce qu'ils furent il y a cinq siècles et ce qu'ils sont toujours aujourd'hui. Certes des modifications dans les aspects de leur présence sont manifestes, mais il s'agit davantage de reformulations permanentes que d'un « *never more* » absolu. Leur revitalisation culturelle contemporaine ne doit donc pas être considérée comme illusoire, mais, à l'inverse, mobiliser toute notre attention d'ethnographes. Les Indiens constituent un pôle différentiel et existentiel fondamental dans ce que tous les Brésiliens d'aujourd'hui peuvent dire et penser d'eux-mêmes. La facture coloniale de l'histoire colle à la peau du Brésil et, plus largement, de tous les pays d'Amérique du sud et du nord.

João Pacheco de Oliveira explore les modalités selon lesquelles des Indiens pensent eux-mêmes leur place dans le Brésil contemporain en faisant fi des discours politico-savants qui tentent de les objectiver souvent jusqu'à la caricature. L'adhésion des autorités dominantes à un panel simple de croyances relatives aux indigènes a en effet fonctionné dans toutes les colonies du monde. Comme nous le montre João Pacheco de Oliveira, un texte paru en 1823, les « Notes de Bonifácio de Andrada e Silva », consacre une certaine conception de l'indigène au Brésil qui entre dans l'imaginaire de la période impériale et fait référence pour des décennies. Il l'analyse en écho à l'essor de l'indigénisme et du nativisme, courants de pensée attachés à promouvoir un portrait idéal de l'Indien dans la nation, esquisse fort éloignée des réalités. Il est surprenant qu'ensuite et jusqu'à nos jours, malgré les études des anthropologues, ces stéréotypes ne s'émeussent pas, mais continuent à sévir, en particulier dans les moments de conflit politique.

Logiquement, ce livre accorde une place heuristique à l'analyse des images de l'Indien, selon les époques, les programmes politiques et économiques et les mouvements picturaux ou littéraires qui les accompagnent. La place de l'Indien dans la peinture et les lettres brésiliennes

révèle le sentiment social général de la nation à leur égard. Omniprésents dans les images et pourtant expulsés de la réalité, convoqués à tous les banquets idéologiques à leur propos (évolutionnistes, ségrégationnistes, humanitaristes, écologiques...) sans jamais être là pour en débattre eux-mêmes, les Indiens hantent le pays comme des fantômes inexpugnables. Le retour du refoulé s'opère dans des tableaux, des fresques, des décorations, des publicités de voyagistes, des films. João Pacheco de Oliveira démontre combien ces figurations de l'Indien générique inventé sont prégnantes, déterminantes même dans le lancement des politiques publiques le concernant. Les préjugés se cristallisent en effet dans des images prégnantes, récurrentes « qui orientent nos questionnements et nos actions » [p. 187] et demeurent durablement très lourdes pour ceux qu'elles représentent. Mais des retournements sont toujours possibles, si l'on considère que les représentés produisent eux aussi des images, des objets, des œuvres en phase avec leur propre expérience collective et personnelle. Les musées jouent de fait un rôle important dans la carrière scientifique et militante du professeur Pacheco de Oliveira.

Les colonies ont toujours besoin d'une image de l'Indien, de l'Africain, de l'Océanien, etc., permettant de justifier leur politique violente et/ou condescendante à l'égard des populations locales arraisonnées. L'exotisme joue dans cette élaboration idéologique un rôle moteur, en ce qu'il invente une altérité robot, en quelque sorte prédestinée à être dominée. Des ethnologues ont souvent aidé à la confection de ce costume *ad hoc*. À l'entreprise coloniale française, Maurice Leenhardt en Nouvelle-Calédonie avec *Do Kamo* et Marcel Griaule au Mali avec *Dieu d'eau* ont ainsi apporté des arguments d'altérité permettant d'éluder les actions et initiatives indigènes. L'idée sous-jacente à ces mises à distance est toujours profondément évolutionniste. Toutes visent à enfermer l'indigène dans un éloignement vertigineux des Blancs qui, pour leur part, se tendraient au sommet de la civilisation.

Les autochtones subissent ces contre-vérités, mais ils sont aussi habités par leur propre histoire, celle qu'ils ont vécue et mémorisée jusqu'à aujourd'hui ou qu'ils réactivent par des visites aux sites qu'ils ont dû abandonner. João Pacheco de Oliveira connaît ces récits indiens et les vieux chemins qui ramènent aux points de la dispersion initiale sous les coups de boutoir des nouvelles frontières économiques imposées par les entrepreneurs cupides, portugais puis brésiliens. En anthropologue de terrain en pays indien, il s'attache ici à qualifier les modes d'historicité



de ces narrations, leur originalité en regard du style de l'histoire nationale blanche.

La nation, constituée ou en voie de formation, s'appuie sur l'histoire linéaire et continue de l'État d'où, comme l'a bien montré Norbert Elias<sup>2</sup>, elle a émergé. Les conquêtes lointaines ne sont pensées que comme les extensions nécessaires à l'accroissement d'un pouvoir central, celui de la nation ou de l'empire. L'histoire des dominants est toujours celle de leur domination. Mais les formations sociales non étatiques, non centralisées, n'ont pas ce souci. Elles déploient, quand elles se racontent, des enchevêtrements de récits, véritables jeux narratifs de pouvoirs qui ne sont pas tenus par une seule main, mais par plusieurs en divers lieux de la configuration politique. Ce schéma composé de nappes et de points ne fait que partiellement consensus. Mais la « vérité historique » [p. 118] acceptée n'annihile pas d'autres vérités, sans que tranche ici le veto du non-respect du principe de contradiction, mécanisme logique consacré par les pouvoirs forts. En situation coloniale, une tension s'instaure : d'un côté, la centralisation des discours par l'État et ses historiens ; de l'autre, les diasporas mémorielles indigènes multipolaires et foisonnantes que collecte l'ethnographe.

Plutôt que s'éclipser « dans une zone d'invisibilité » [p. 130] et se fondre dans une sorte d'anonymat, les peuples autochtones mettent en place de « multiples stratégies de résistance » [p. 111] que João Pacheco de Oliveira décline au fil de son ouvrage, tant au niveau global que local. C'est dans l'ordre spatial que se situe d'emblée le travail mémoriel. Les traces de l'ancrage se trouvent sur les sites nommés, points nodaux du passé, lorsque les Indiens étaient beaucoup plus nombreux et moins contraints. Aujourd'hui, ces endroits sont devenus d'immenses cimetières laissés par les forces d'État voulant faire place nette aux missionnaires, colons, multinationales.

Mais le refus indien d'être effacé laisse des *omphalos* dans les paysages, des lieux marqués, voire sacrés, qui font sens, et rappellent ce qui fut ou ce qui est encore, parfois différemment d'autrefois. Le récit autochtone conjure l'oubli par des îlots mémoriels, qui font des éléments du paysage des signes. Un arbre, une souche, un rocher suffisent à réveiller chez l'Indien tikuna de l'Alto Solimões en Amazonie un

---

2. Elias Norbert, *La Dynamique de l'Occident*, Paris, Agora, 2003 [1977].

souvenir ouvert quand il conduit l'anthropologue qui a sa confiance là où cela s'est passé: le départ de l'ancêtre, la dispute entre l'aîné et son cadet, l'ancien conflit armé, autant de vestiges d'une mémoire éclatée dont il suffirait de relier les épigones majeurs pour faire émerger tout un continent. Cet arrière-pays sous-jacent, les colonisateurs ont tout fait pour l'éradiquer, l'enfouir avec les corps et les mémoires de ceux qui les ont précédés sur la terre. Mais ces mémoires peuvent se réveiller, car les indigènes entretiennent une archéologie des savoirs où chaque strate peut en cacher une autre. La colonisation mène des politiques de l'oubli et/ou du remplacement d'une mémoire par une autre, en particulier dans la toponymie. Mais les indigènes reprennent pied dans leur mémoire et ce, d'autant plus que « la perspective historique des dominés englobe des modalités très variées de connaissance, telles que les usages de la géographie, les rituels, les biographies de caciques, voire des interprétations proprement indigènes des documents légaux ayant donné naissance aux *resguardos* » [p. 119].

L'une des thématiques centrales de la mémoire des lieux est celle d'une relation maintenue à une origine. Le voyage de retour, fantasmé ou réel, constitue l'un des moteurs de l'attachement collectif; et João Pacheco de Oliveira d'ajouter: « L'ethnicité suppose une trajectoire historique et déterminée par plusieurs facteurs, et une origine qui est une expérience primaire, individuelle, mais qui se traduit aussi par des savoirs et des récits dans lesquels elle s'imbrique » [p. 175]. Les continuités indigènes supposent un lien affectif porté par une histoire commune qui entend revenir aux origines du groupe: un territoire ancestral, des objets, des gestes, des habitudes qui distinguent tous ses membres de ceux des autres groupes. Les violences coloniales ont toujours visé à couper ce lien aux origines. Mais force est de constater qu'il s'est maintenu et aujourd'hui s'affirme avec force dans des revendications d'autonomie, voire d'indépendance. L'histoire indigène redéfinit en cela un espace à soi qui s'inscrit dans ce que João Pacheco de Oliveira désigne comme un « processus de territorialisation » (chap. 3).

La question de fond posée par cette méditation argumentée de João Pacheco de Oliveira est celle des relations entre la territorialisation et l'affirmation d'une culture indigène distincte de celle des autres brésiliens: « Ce processus fonctionna comme un mécanisme anti-assimilationniste et créa des conditions propices à l'affirmation d'une culture

distincte, faisant de la population sous tutelle un objet clairement identifié et par sa culture et par son territoire » [p. 168].

João Pacheco de Oliveira se situe à la croisée des « instrumentalistes » qui, comme Fredrik Barth, rapportent l'ethnicité à des opérations politiques dans des contextes spécifiques, et des « primordialistes » pour qui la cohérence ethnique s'appuie sur des « loyautés primaires » [Geertz, 1963]. Sans rejeter ces deux approches théoriques, João Pacheco de Oliveira rappelle que « le propre des identités ethniques est que leur actualisation historique n'annule pas le sentiment de référence à l'origine, mais, qu'au contraire, elle le renforce » [p. 175].

Ces mécanismes de construction de l'appartenance ethnique sont tributaires de la délimitation préalable des territoires. La colonisation est en tout premier lieu cartographie de reconnaissance, en l'occurrence portugaise: « La carte d'Albernaz datée de 1631 témoigne du contrôle territorial exercé par les "nations indigènes"[...] » [p. 83]. Mais l'acte colonial s'appuie très vite sur la mise en place d'une nouvelle carte, d'un nouveau cadastre où l'indigène est confiné. Les forces d'occupation portugaises ont découpé des niches où chacun a été comme assigné à résidence, selon une organisation dualiste bien marquée: aux indigènes, les réductions, les *aldeamentos*, puis les réserves, aux autres des *haciendas*, des villages ou des villes. Loin de considérer ces espaces dédiés aux Indiens comme des carcans qui enserreraient leur « vie traditionnelle » inchangée, il faut reconnaître leurs effets en profondeur sur les conditions d'existence des communautés elles-mêmes: « Un objet politico-administratif [...] se transforme en une collectivité organisée à partir de la formation d'une identité propre, de l'institution de mécanismes de décision et de représentation, et de la restructuration de ses formes culturelles, y compris celles qui la lient à l'environnement et à l'univers religieux » [p. 165]. Ainsi, le travail constant de recomposition de soi en tant que collectivité et même en tant que personne, est tributaire du territoire que l'on habite et de ceux où l'on se trouvait auparavant. Certes, les Indiens du Brésil ont subi et subissent encore de plein fouet l'économie prédatrice qui a dévoré leurs premiers territoires et les en a chassés, mais ils tentent aussi de se doter de nouveaux espaces où prospérer à leur manière. Le processus de territorialisation est, par exemple, inséparable de la reconstruction d'une relation aux ancêtres et ce travail mobilise des conceptions du monde et des valeurs spécifiques.

Le dynamisme spatial des Indiens est contrecarré par l'armée et la police et également, de façon plus perfide, par une certaine idéologie anthropologique. João Pacheco de Oliveira remarque en effet qu'« on attribuait aux indigènes la seule fonction d'incarner le symbole de la terre » [p. 83]. En jouant l'identification symbolique contre l'acte politique de contrôle du sol, on opère un glissement pervers qui attribue une pensée non pragmatique aux Indiens. Alors qu'ils défendent leurs droits territoriaux, ils sont renvoyés à leur supposée primitivité, beaucoup moins dérangeante que leurs revendications.

Ainsi, entre l'idée d'un indigène ontologiquement vissé à son identité millénaire et celle d'un Indien qui serait le pur produit de manipulations coloniales doit se développer une anthropologie des pratiques indigènes autonomes, fondées sur leur propre système de valeur à la croisée des héritages du passé et des enjeux contemporains. L'ouvrage de João Pacheco de Oliveira mobilise une documentation ethnographique et interdisciplinaire substantielle pour étayer cette perspective qui permet d'échapper à tout culturalisme fixiste et sonne le glas de l'exotisme. L'auteur ajuste en effet la focale de l'anthropologie afin d'échapper tant à la recomposition d'un passé idéalisé et d'une altérité mythifiée qu'à la dépréciation symétrique du présent, perçue comme imparfait parce qu'inauthentique.

Derrière ces idéologies de la primitivité cachée ou disparue se jouent en réalité des rapports de force très actuels qu'atteste l'étude des mouvements indigènes. L'auteur retrace les parcours complexes qu'ont empruntés les initiatives indiennes au Brésil en réaction aux politiques d'État. Celles-ci, à géométrie variable, visent à protéger l'expansion économique capitaliste tout en se targuant d'un souci bienveillant d'assistance aux indigènes. Là encore, la territorialisation se tient au cœur des débats et souvent des confrontations. Car les mesures de politiques publiques ne cessent jamais, depuis les débuts de la colonisation, de légiférer sur les terres. Les populations indigènes, en retour, se pensent à travers ces espaces régulièrement retaillés selon les projets du pouvoir central. Et les Indiens de répondre à ces situations en s'ancrant à chaque fois dans les nouveaux territoires auxquels on les affecte au prix d'un inlassable travail de « resémantisation (réinterprétations et recompositions) et [de] nouvelles élaborations (créations et innovations) » [p. 293].

Sur le terrain et dans les esprits, la présence indigène s'en est trouvée renforcée au point de modifier les attendus du débat. D'une part, les

Indiens se sont installés, explicitement désormais, au cœur de l'identité politique, économique et, pourrait-on dire, écologique et philosophique contemporaine. Les grands espaces forestiers ne sont plus des terres d'aventure et d'expériences marginales, mais des « poumons de la planète », tandis que les *leaders* indiens sont reçus par toutes les grandes institutions internationales et que des anthropologues tentent d'évaluer les apports d'une pensée amérindienne à des questionnements universels sur ce qui nous lie à la nature, la notion de personne, le statut des rêves, etc. D'autre part, tout à fait concrètement, les revendications pour de nouvelles terres, rurales ou urbaines, pour de meilleures places en ville dans les institutions municipales, médicales ou à caractère social, ouvrent peu à peu la possibilité de carrières longtemps fermées aux Indiens. Dans la concurrence avec tous les autres Brésiliens pour s'imposer dans ces espaces, les porteurs d'autochtonie mobilisent des références particulières en puisant dans des formes de savoirs et de pratiques thérapeutiques, historiques, éthiques, pouvant leur assurer quelque avantage. Se reconstruisant ainsi eux-mêmes pour se requalifier dans des contextes contemporains nouveaux, ils mettent en avant leur différence culturelle et le multiculturalisme, selon une logique aujourd'hui observée dans le monde entier.

Mais ces initiatives ne sont pas entièrement libres dans la mesure où les Indiens ont été traités comme des citoyens particuliers à travers le prisme de dispositifs constitutionnels et juridiques qui n'ont cessé de varier au fil de l'histoire du Brésil. Tout au long de ce livre dense, à la fois factuel et théorique, anthropologique, historique et politique, João Pacheco de Oliveira rappelle le poids déterminant de ces politiques publiques, mais prend soin de ne jamais déconnecter les Indiens des contraintes que ces dispositions leur imposent et qui configurent pour eux le champ des possibles. Dans le domaine de la santé, de l'école, des délimitations territoriales, les débats ont oscillé entre deux conceptions de l'identité indienne : soit pensée comme un ensemble de cultures à préserver, soit comme un atout pour l'élaboration de modes de développements originaux.

L'apport spécifique des indigènes à l'élaboration de la nation brésilienne constitue le fil directeur de ce livre, non seulement sur le plan économique, par exemple pour l'essor de l'exploitation du caoutchouc, mais aussi sur le plan imaginaire et même, ajouterais-je, religieux : le Brésil n'est-il pas un pays affichant un idéal évangéliste permanent

dans le prolongement du travail missionnaire auprès des Indiens? L'expérience indienne est étroitement liée à la fondation progressive de ce pays pour le meilleur et pour le pire: sans doute la découverte, pour l'Europe, de nouvelles richesses, mais aussi, irréfutablement, l'exercice d'une domination coloniale doublée d'une domination esclavagiste à partir desquelles s'est institué un schème relationnel raciste tant à l'égard des Indiens que des Noirs. La grande force de João Pacheco de Oliveira est de nous montrer à la fin de son ouvrage combien ce modèle hiérarchique et ségrégationniste imprègne encore au <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle les politiques brésiliennes de la pauvreté et de la délinquance.

Le « pont analytique » qui permet de passer des siècles de la colonisation à la période contemporaine est indiqué par une catégorie de gouvernance particulière, celle de « pacification » dont l'auteur montre qu'elle fonctionne aujourd'hui comme aux premiers temps de l'implantation européenne. L'analogie entre le traitement des Indiens sauvages et celui des jeunes des *favelas* est flagrante. Les militaires portugais ont tué les autochtones à grande échelle. La police brésilienne use et abuse aussi de ses armes contre les Noirs pauvres des grandes villes. Ces agressions ont été et sont toujours perpétrées par le pouvoir d'État au nom de la « pacification », « catégorie centrale qui a traversé cinq siècles, depuis l'époque coloniale jusqu'au Brésil contemporain » [p. 339]. Les justifications de ces actes criminels n'ont guère changé non plus. Il s'agit toujours de « pacifier » pour rétablir l'ordre, sans s'interroger sur les causes du soi-disant désordre, et dans le même élan de combattre les mauvaises mœurs. La dimension morale de l'agression coloniale ou policière, présentée comme une « guerre juste » ou comme une mesure de « salubrité publique » figure, on le sait, au bréviaire des monarchies et de tous les régimes autoritaires. Ainsi, développe João Pacheco de Oliveira, « pendant la période coloniale, la "pacification" est envisagée comme une transformation profonde d'un groupe de personnes considérées comme païennes, immorales et anarchiques vers une condition supposément nouvelle et plus élevée, propice à leur participation au sein de la société colonisatrice. Alors qu'on célébrait l'avènement d'un Indien nouveau, chrétien et sujet fidèle du roi du Portugal, les aspects militaires et répressifs semblaient dans l'oubli » [p. 352]. La parole des princes cingle comme la géhenne à laquelle les missionnaires de par le monde vouaient les populations qui s'adonnaient à la polygamie, à la sorcellerie et à l'anthropophagie. Et aucune réponse à leur monologue

autosatisfait et inquisiteur ne sera tolérée. L'Indien ou l'habitant des *favelas* n'a pas voix au chapitre et s'il veut parler, il doit commencer par se taire. Car l'un et l'autre se trouvent sous la tutelle du contrôle étatique qui parle à leur place.

La translation qui assimile le pouvoir colonial au pouvoir policier contemporain est tout aussi tangible dans le discours actuel des médias sur les habitants des *favelas*. Le vocabulaire discriminatoire utilisé par les policiers se situe dans le prolongement de celui utilisé envers les Indiens. Les catégories politiques de l'entendement des Portugais conquérants et celles de l'Unité de Police pacificatrice de Rio de Janeiro sont les mêmes. En 2019, environ 2000 personnes ont été tuées par la police d'une seule ville au Brésil.

Ainsi João Pacheco de Oliveira a-t-il réussi, avec tact et érudition, dans ce livre à tracer une ellipse qui relie l'origine coloniale d'une nation à sa politique intérieure actuelle. Le Brésil est miné par le traitement que ses fondateurs portugais ont infligé aux indigènes en fourbissant contre eux leurs armes et leurs argumentaires stéréotypés. De cette violence contre tous les plus démunis du pays la police brésilienne a repris les principales catégories mortifères.

En mettant au service de son implacable, mais subtile démonstration, un ensemble considérable de connaissances articulées, l'auteur nous invite à sortir des cloisonnements disciplinaires. L'anthropologie, en particulier, voit ici ses cartes rebattues. Les monographies américanistes elles-mêmes, qui ont joué un si grand rôle dans les débats conceptuels de tout ordre, sont remises en perspective à la lumière d'une dynamique historique, celle de la nation brésilienne tout entière. Ces travaux ethnologiques bien circonscrits et méticuleux, désormais insérés dans ce mouvement, s'enrichissent alors de significations nouvelles. João Pacheco de Oliveira invite par-là à repenser tout le destin et l'avenir du Brésil.

À partir du cas du Brésil et en tant que Brésilien lui-même, João Pacheco de Oliveira interroge indirectement toute nation du monde d'aujourd'hui sur ses rapports à sa propre indigénéité. Sujet brûlant s'il en est à propos duquel ce livre, à la fois documenté et analytique, pragmatique et historique, propose une méthode d'investigation reliant en permanence détails et conceptualisations, données qualitatives et quantitatives, temporalités courtes et longues. Un maître-livre !

**Alban Bensa**, janvier 2020